Ad infinitum.

Angela Madesani

Durant les deux dernières années, j’ai écrit à divers occasions pour Nina Carini. Parlant de ses dessins au fil, je les ai définis comme des circuits mentaux, des clôtures (recinto) sacrées.

Avec ses dernières oeuvrrs j’aperçois une ouverture vers d’autres dimensions. Le carré, le rectangle, même si toujours présents, commencent à lui aller étroit.

L’artiste manifeste le besoin d’aller vers d’autres directions. L’exposition prend le chemin de la liberté spatiale. Dans son œuvre apparaissent le cercle, la spirale dans lesquels semblent se manifester aussi un sentiment de protection.

La différence notable entre les œuvres exposées à Monaco et celles de l’année passée est que le fil n’est plus tendu, l’artiste le laisse s’enrouler dans l’air pour ensuite le fixer.

Le fil est libre, la forme est ouverte. Un travail dans lequel l’aspect temporel est déterminant. Elle ajoute également le pigment qu’elle étale sur la papier coton à travers une passoire : rien n’est totalement prévisible, c’est la légèreté de la poudre.

En voyant ses nouveaux travaux, il m’est revenu à l’esprit une situation vécue il y a quelques années qui m’a beaucoup marqué. Il s’agit de ma visite à l’exposition « Uroboro » au Tempietto du Saint Sépulcre dans l’église Saint Pancrace à Florence, réalisation architecturale de Leon Battista Alberti, avec toute sa portée artistique et intellectuelle. L’œuvre d’Alberti était confrontée à celle de James Lee Byars, un artiste américain parmi les plus énigmatiques et fascinants de la seconde moitié du XXème siècle. Quel est le rapport ?

Le concept même d’uroburo, un symbole très ancien, représentant un serpent qui se mord la queue, créant un cercle sans début et sans fin. C’est précisément cette circularité, cette indétermination spatio-temporelle, présent dans la pensée de l’homme depuis la nuit des temps, qui me ramène aux travaux récents de Carini, aux formats et aux dessins sur de grandes feuilles rondes.

L’infini, dont l’artiste parle souvent, est ubiquitaire, tout comme dans la vidéo « Constellation (3’,2019) » qui commence par un noir total où apparaissent d’abord un cercle auquel s’en rajoutent d’autres dont les dimensions augmentent.

Viennent ensuite des planètes qui tournent autour d’elles-mêmes. Il s’agit en réalité d’une danseuse, filmée par en haut qui porte une jupe rendue rigide par une structure métallique. Sur la jupe est placé un fil lumineux qui fait apparaître une spirale.

La danseuse est concentrée dans une pirouette, un mouvement particulièrement difficile qui rigidifie le mouvement du corps.

C’est un continuum qui trouve dans la spirale une ligne qui s’enroule sur elle-même, une forme qui révèle et prolonge à l’infini le mouvement circulaire qui se développe à partir du point de départ. Tout comme la séquence numérique de Fibonacci, que Mario Merz a utilisé dans plusieurs de ses œuvres.

« Durant des millénaires en Occident – comme l’explique John Barrow, érudit et auteur d’une pièce inoubliable mise en scène par Luca Ronconi – il n’y eut pas d’idée plus subversive que celle de l’infini. L’idée que les choses puissent continuer pour toujours, qu’elles n’aient pas nécessairement un début et un fin, ni un centre, ni un contour, était contraire au savoir acquis par l’Occident ».

Je pense pouvoir affirmer, sans craindre un démenti, qu’il y a dans tous les oeuvres présentées ici une forte matrice existentielle, que l’on est en présence de divers typologies de flux dans lesquels l’écoulement du temps est l’axe portant de l’œuvre.

Il s’agit évidemment d’une recherche concernant la transcendance pour aller bien au-delà de la dimension purement relative à un phénomène.

Le philosophe du XVIIème siècle Blaise Pascal déclarait ressentir l’effroi face aux espaces infinis, dans une sorte de silence éternel, qui est ici interrompu par la composition musicale potentiellement hypnotique.

Cette dernière a été réalisée en collaboration avec le compositeur Andrea Ferrario. Une partie des sons sont des enregistrements que l’artiste a obtenus d’un studio spécialisé dans la recherche de sons provenant des abysses.

L’histoire naît de la question que l’artiste se pose à elle-même suite à son travail : « Comment est-il possible d’écrire une partition de voix comme celles de la phrase infinie des  Limites de Babel » ?

Le concept de prélèvement des sons se retrouve également dans l’œuvre récente de l’artiste allemande Ito Steyerl, The City of Broken Windows. Il s’agit dans ce cas de la documentation du processus d’apprentissage de l’intelligence artificielle à laquelle est enseigné comment reconnaître le bruit de fenêtres qui se cassent. Ici la dimension est plus poétique. Malgré tout aussi bien dans le travail de l’artiste allemande que dans celui de Nina Carini l’on peut relever une réflexion sur l’imaginaire contemporain lié au son et donc à la musique. Zeitgeist, esprit du temps ? Pourquoi pas ?

Ce n’est certainement pas le lieu, d’autant plus que qui écrit n’en a pas la compétence, de parler de musique mais il me semble intéressant de remarquer une certaine proximité entre les dessins récents de Carini et certaines partitions musicales, en particulier celles que John Cage avait recueillies de façon géniale dans son Notations en 1969.

Celle de Carini est une tension vers le concept d’universalité, précisément l’infini. Elle est fascinée par cet aspect de la vie, par l’émotivité, liée étroitement aussi au son qui dans Constellation joue un rôle déterminant.

Si déjà à l’origine il y avait une tension de matrice linguistique, cette tension est désormais patente dans les oeuvres exposées ici.

Tout comme dans le grand filet blanc intitulé Cielo e acqua. Le filet oscille légèrement dans l’espace, les franges finales rappellent les vagues de la mer. La mer et le ciel sont infinis, incommensurables, impondérables.

Le titre de l’exposition est un jeu de mots, une question rhétorique que l’artiste pose à elle-même et à qui regarde : Are my eyes distracting my hearing?

Tout ceci dans un temps de modernité liquide, tout comme Zygmunt Bauman. Mer et ciel sont l’infini dans son expression la plus simple à comprendre, même pour qui n’a pas étudié la mathématique. Sur la partie antérieure du filet se trouvent de petits signes qui rappellent les étoiles.

Je t’aime est une œuvre composée de cent dix feuilles imprimées à la main avec de l’encre et de la trasparina. A chaque feuille imprimée a été ajouté ce matériau curieux en dose minime, feuille après feuille. De manière à ce que la dernière phrase Je t’aime disparaisse. Les cent dix feuilles sont posées sur une plaque de verre sur laquelle a été incisée la même phrase en transparence et sont conçues pour être vendues à un prix symbolique, de manière qu’avec le temps, il devrait ne rester que la plaque. Il s’agit d’une œuvre performative.

Le choix de la phrase n’est pas aléatoire. « Je l’ai choisie parce que c’est un des mots les plus complexes du langage humain ». Le type de processus rappelle la recherche picturale de Roman Opalka, dans laquelle la peinture pâlit avec le passage du temps et au moment initial il n’est pas possible de savoir où cela finira.